

Le Roman des Romands 2012-2013

Quand j'avais 17 ans ,
par Thierry Luterbacher

Je traînais mes 17 ans par les cheveux qui poussaient comme l'herbe sauvage. Dans la tête, des images impossibles qui semaient des fleurs de pavés. Je respirais des odeurs de tendresse. J'étais d'ailleurs. Mes poings décochaient des coups d'autrement en montant à l'assaut des certitudes de la société.

J'avais détesté l'école. Mais j'aimais musarder sur son chemin. Je l'avais imaginé comme l'apprentissage de la plus belle des géographies, de l'histoire des sens, de la biologie des sentiments, de la dictée de l'imagination, des mathématiques de la déraison, du dessin de la volupté, du chant des sirènes, de la gymnastique de l'âme. Mon école à moi. Celle que j'ai découverte était à l'envers de moi.

Un avis presque unanime m'avait condamné à un avenir radieux de bon à rien. Le terme ne me déplaisait pas. Je serai donc un bon à rien à l'opposé des bons à tout qui m'enseignaient une vie dont je ne voulais pas. La société m'habillait d'un monde qui avait rétréci au lavage, plus à ma taille et, quelques compagnons de planète et moi, nous en faisons exploser les coutures. Nos parents nous menaçaient des loups qui viendraient nous enlever si nous n'étions pas sages. Nous étions devenus ces loups !

Et nous n'étions pas sages !

Nos hurlements devaient faire tomber les murs des croyances serviles et notre réponse soufflait dans le vent... Je porte encore les stigmates de ces nuits où l'amour de vivre, la haine de la guerre et la révolte contre l'injustice étaient mes seules préoccupations sur terre.

Je n'avais qu'une idée en tête, partir. Partir et ne jamais revenir. Je suis parti. La route m'a pris. Je lui parlais. Je la prenais. Je voyais ses ténèbres et ses lumières, sa paix et ses guerres. Je la regardais et parfois elle dormait sur un lit de pierres et parfois elle laissait le bon temps rouler sur l'herbe tendre.

Au détour d'un contour, des coups de poing à l'âme ont transfiguré mon existence. Je suppose que c'est le ressenti de ceux qui rencontrent Dieu, de celles devant lesquelles apparaissent la Vierge Marie. Moi, j'ai vu apparaître Band-i Amir comme j'ai vu apparaître la paroi Nord de l'Eiger, Jérusalem, Paris, les Baux-de-Provence, Machu Picchu et New York en traversant Brooklyn Bridge. Ce sont mes dieux, mes vierges, mes miracles à moi.

La rencontre est le miracle de la route. Détaché des contraintes de l'existence, le voyageur va à l'essentiel. Il retrouve la sagesse de l'instinct et en-dehors de manger, boire et « où dormir », rien ne lui embourbe l'esprit. Il saisit l'essence de l'instant qui le délivre de la gêne, de ce que l'on n'ose pas, des règles de bienséance. Chacun reprend sa route et l'on se donne d'autant mieux à l'autre quand on sait qu'on ne le reverra probablement jamais. Le temps d'un instant, un homme pouvait devenir un ami d'enfance et une femme l'amour d'une vie.

La route m'a inventé d'autres moi. Elle a été mon école, mon alphabet. Elle seule me rendait à l'insouciance du même qui se racontait des histoires que j'ai fini par écrire. A quatre pattes dans le verger de mon enfance, les brins d'herbes devenaient des lianes, les arbres des baobabs, les branches de bois mort des anacondas, les chardons des monstres, les insectes des dragons et les fleurs, des princesses où se posaient des fées papillons. La nuit tombait en plein jour. J'inventais des mots et des langues, je me confiais des secrets, des choses défendues.

Le vent m'emporte encore aujourd'hui sur le dos d'un scarabée vers la lumière incertaine d'une luciole.